JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Le champ du repos

Tous les blés sont rentrés, et l'arrière-saison
Laisse voir les lointains de l'immense horizon.
Or, parmi ces champs nus, aux abords du village,
Ainsi qu'une oasis sur une aride plage,
Un enclos diapré de joyeuses couleurs
Ruisselle d'herbe vive et d'éclatantes fleurs,
Dans un débordement de verdeur et de vie.
Cependant le regard que son éclat convie
Reste mélancolique et pensif. Au soleil,
L'épine, sur les bords, mûrit son fruit vermeil.
Au milieu, dominant un tertre circulaire,
Les grands bras étendus, se dresse un haut calvaire.
Et, tristement, sourit ce coin ensoleillé,
Verdissant au désert du terroir dépouillé,
Sur le penchant léger d'un vallon solitaire,
Plus touffu qu'un jardin, plus fleuri qu'un parterre.
Et c'est le rendez-vous de toutes les douleurs.

O suprême refuge arrosé de nos pleurs,
Terre où nous tombons tous, d'où vient que tu t'abrites
Sous ce brillant manteau de reines-marguerites ?
Puisque l'homme, chez toi, pleure, gémit ou dort,
Pourquoi d'une ironie ainsi voiler la mort ?
Ah ! c'est qu'autour de nous, lorsque ici-bas tout tombe,
L'amour est immortel et survit à la tombe,
C'est que le Dieu d'amour regarde, sur le sol,
Tous ces tertres épars où le grand tournesol
Incline tendrement son astre nostalgique ;
C'est l'Amour immortel, champ d'asile rustique,
Qui fait de l'horreur même un spectacle touchant,
Et plus d'un est venu vers toi, le front penchant,
Qui s'en retourne avec les yeux dans la lumière !

Tel fleurissait aux champs cet humble cimetière.

Le chèvrefeuille errait sur les tombeaux étroits,
Et, grimpant, enroulant sa frêle tige aux croix,
Près des géraniums aux flammes éclatantes,
Retombait se mêler aux roses remontantes.

Quand la plaine muette ailleurs va s'assoupir,
Ici le vent réveille encore un long soupir
Qui semble s'exhaler des tombes attendries
Comme un ancien écho d'ivresses non taries…

Mais le Temps a passé sur ces tombeaux en fleurs ;
Toutes au désespoir, les récentes douleurs
Ne trouvent pour leurs morts que des larmes brûlantes
Et des cris. C'est pourquoi jamais les tendres plantes
Que baigne de son onde un tranquille courant,
Ne poussent sur les bords dévastés du torrent
Tumultueux qui fond et se brise en nuée.

Une tombe est ici fraîchement remuée.
Elle n'a pas de croix encore. On est venu
Cependant visiter son tertre morne et nu ;
Car cette terre brune a conservé l'empreinte
Des coudes et des bras qui l'ont naguère étreinte.
Mais je ne dirai point leur sombre désespoir :
Je regarde le ciel et non le gouffre noir.
Laissons donc en repos cette tombe argileuse ;
Le ciel met ses fuseaux aux doigts de la Fileuse :
Voyez : Dans le brouillard de l'arrière-saison,
Sur la terre partout, jusqu'au large horizon,
Arbres, meules, buissons, villages, tout émerge
D'un voile éblouissant. Fileuses de la Vierge
Jonchant la plaine au gré du souffle pur de l'air,
Sur les luisants talus au ruissellement clair,
Déroulez sans relâche en merveilleuses ondes
Le fragile réseau de vos quenouilles blondes
Où, dans le frisson d'or de son premier éveil,

En feux étincelants, pétille le Soleil !...

Et puis, de cette tombe, on revoit le village
Et son canal sous bois, son chemin de halage,
Ses bateaux longs et bruns qui sentent le goudron
Et qui glissent, poussés par le lent aviron,
Si paresseusement qu'ils laissent moins de moire
Sur l'eau que le ramier d'azur qui vient y boire ;
On revoit le rideau sombre des bois épais
Endormis dans la brume et la sereine paix
Et le calme ruban argenté des eaux lentes
Baignant à fleur de terre un gazon plein de menthes...
Puis, de ce tertre aussi, l'on peut apercevoir
Une blanchisserie et tout près le lavoir
Où, par le gai printemps, Étienne, mis en veine,
Osa faire l'aveu timide de sa peine ;
Où ce beau gars, planté tout droit sur ses sabots,
Hésitant et troublé, balbutia des mots
Qui depuis de longs mois oppressaient sa poitrine
Et que, sournoisement, l'oreille purpurine
D'Angèle, comme un chant céleste, recueillait ;
Où, sans se retourner, rouge comme un œillet,
La fillette, à genoux sur la planche massive,
Les yeux fixés au linge, embrouillait sa lessive ;
Où lui, toujours debout comme un héron percheur,
Se sentant gauche et laid devant tant de fraîcheur,
Se repentant d'avoir parlé, mourait de honte...
Et le ciel était clair, et l'arome qui monte,
En ces jours de printemps, des feuilles et des fleurs,
D'une ivresse inconnue avait gonflé leurs cœurs,
Et dans le bois s'ouvraient les pâles anémones,
Et les bourdons furtifs, sur les pissenlits jaunes,
Frémissant dans leur vol, de noir et d'or zébrés,
Fondaient, puis s'envolaient sur les reines des prés.
Et cependant, toujours, la jeune lavandière
Savonnait, repaumait, et la calme rivière
Bouillonnait autour d'elle et ses ronds agrandis

A la rive agitait les bleus myosotis.

Depuis, combien le ciel a vu tomber d’étoiles !
Là-bas le blanchisseur arrose encor ses toiles ;
A le voir, on dirait que le temps n’a pas fui.
Mais, hélas ! le lavoir est désert aujourd’hui.